

lable à la foi catholique et dans cette sympathie éclairée pour ce qu'il y a de grand et de fécond dans les idées modernes. Au moment où il arrivait à Paris, après la révolution de 1830, les idées religieuses étaient battues en brèche de toutes parts. Le catholicisme, compromis par une alliance imprudente avec la dynastie qui venait de tomber, semblait devoir être entraîné dans sa chute ; et en présence de cette impopularité qui s'attachait à leurs actes, un grand nombre de catholiques se consumaient en vains et stériles regrets du passé. En face de ces difficultés, la jeune et ferme intelligence d'Ozanam n'hésita pas un seul instant. Il comprit aussitôt que pour combattre l'erreur il fallait se placer résolument sur le champ de bataille que les événements avaient créé, et que renonçant à une protection officielle dont on paie toujours trop cher les services, les catholiques devaient réclamer au nom de la liberté leur place dans la société moderne. Il concilia aussitôt le tendre respect qu'il portait au passé et l'intelligence des besoins du présent. L'histoire lui révélait d'ailleurs que ce bon vieux temps dont on parle sans cesse est une chimère qui recule à mesure qu'on croit la saisir ; jamais l'Eglise n'eut plus d'ennemis qu'au moyen-âge ; le progrès est au prix du combat, et il lui semblait peu digne de rêver un état social où l'intervention du bras séculier dispenserait le chrétien de la lutte.

Dès lors, on put remarquer en lui cette modération courageuse dont il ne se départit jamais, et avec laquelle il fit, plein d'une tolérance souveraine pour les hommes, une guerre impitoyable aux mauvaises doctrines. Dès lors, il se montre doux et fort, bien différent de ces apologistes du christianisme qu'une certaine école a eu le malheur de prendre pour modèles, et qui, pour ramener à la foi la société moderne, prennent le singulier parti de nier tout ce qu'elle affirme, de rompre en visière à ses aspirations les plus légi-